

Le Monde - 16 juin 2018

Faire classe dehors en maternelle ? « C'est possible et fondamental »

Une ex-enseignante en maternelle a longtemps fait la classe en extérieur. Sa pratique a fait des émules dans les Deux-Sèvres.



Image extraite du documentaire, « Il était un jardin ». Pierre-Yves Le Du (IFFCAM 2013)

Faire « classe dehors » est une pratique peu commune en France. En 2010, Crystèle FERJOU, alors enseignante en maternelle à Pompaire (Nouvelle-Aquitaine) l'a mis en place, une matinée par semaine, durant laquelle elle emmenait ses élèves à la rencontre de la nature. Huit ans plus tard, elle est devenue conseillère pédagogique et une soixantaine d'enseignants se sont lancés dans le département des Deux-Sèvres. Elle revient sur son expérience.

Pourquoi avez-vous choisi d'emmener vos élèves de maternelle dans un jardin, chaque semaine, toute l'année, quel que soit le temps ?

J'étais professeure des écoles depuis 2000, mais comme j'avais déjà eu une expérience professionnelle d'éducation à l'environnement, j'ai d'emblée intégré dans mes pratiques la pédagogie par la nature dans ma classe. J'ai mis en œuvre des jardins pédagogiques, participé à des plantations de jeunes arbres... Puis j'ai découvert le jardin d'enfants en forêt de Sarah Wauquiez, en Suisse, où les petits passaient la journée dans la nature. Son livre *Les Enfants des bois* m'a interpellé. Comment mettre ça en place en France ? Ça semblait impossible. Mais en tant qu'enseignante, je pensais, et pense toujours, que l'école a un rôle primordial à jouer : nos enfants n'ont pas la possibilité d'être au contact direct et quotidien avec la nature. Après un été de réflexion, j'ai décidé de me lancer. À Pompaire, il n'y a pas de jardin public, mais nous avons pu utiliser un terrain communal.

Comment êtes-vous parvenue à mettre en place cette « classe dehors » ?

L'école s'engageait dans un projet d'éco-école [qui intègre le développement durable dans son projet pédagogique, et ses pratiques]. La « classe dehors » s'y intégrait logiquement. J'ai présenté mon projet aux parents, avec mes arguments pour défendre ce choix pédagogique et ai présenté une liste de fournitures : en plus des classiques pour la maternelle à l'intérieur, il fallait une paire de bottes, un pantalon K-way et un blouson imperméable.

En maternelle, les règles de sécurité imposent, lors des sorties, un taux d'encadrement d'un adulte pour huit enfants. Nous avons donc sollicité les parents chaque semaine, et rapidement les grands-parents. Une mamie s'est prise au jeu. Huit ans plus tard, elle continue d'accompagner les maternelles au jardin.

Les enfants étaient libres, dans l'espace du jardin. Les limites étaient posées verbalement. Cela fonctionne, même avec les très jeunes enfants. A part ça, il y avait une seule règle : ne pas se faire mal, ne pas faire mal aux autres.

Il a fallu aussi apprendre aux accompagnateurs quelle posture adopter dehors, face à l'enfant. Au début, c'était difficile pour eux de laisser les enfants jouer avec la terre, ne pas interdire, ne pas confisquer un bâton au premier geste brusque mais expliquer à l'enfant comment l'utiliser sans faire mal aux copains. L'objectif étant de donner la liberté aux enfants de se faire confiance. Le risque restait mesuré : un terrain naturel, avec de l'herbe et de la terre, est moins dangereux qu'une cour de récré goudronnée.

Comment se sont passées les classes dehors la première année ?

J'ai toujours privilégié la pratique du jeu libre mais au début, beaucoup d'enfants restaient collés à moi. Il fallait être force de proposition : beaucoup ne savaient pas quoi faire, certains n'aimaient pas d'avoir les mains sales, tombaient souvent...



Image extraite du documentaire « Il était un jardin ». Pierre-Yves Le Du (IFFCAM 2013)

Dès la deuxième année, j'ai été surprise de voir la transmission se faire très rapidement entre les anciens et les nouveaux. Les premiers avaient acquis la capacité à jouer dehors, de façon autonome et avaient moins besoin des adultes. Même si nous étions toujours là pour créer un cadre sécurisant. Le plus difficile, quand on fait classe dehors, c'est de commencer. Ensuite, les enfants sont d'une autonomie exceptionnelle.

Les parents ont accepté facilement de laisser leur enfant dehors, par tous les temps ?

Les premières questions sont arrivées avec l'hiver et le froid. Je me suis alors appuyé sur des études citées dans le livre de Sarah Wauquiez, qui montraient que les enfants qui passent plus de temps dehors ont une santé plus robuste. Ça a suffi.

Comme les enfants de maternelle ne racontent pas forcément ce qu'ils font, j'ai aussi organisé chaque année une soirée diapos, avec enfants et parents. Même si Pompaire se situe dans un département rural, beaucoup ne jouaient jamais dehors. Des familles m'ont souvent dit qu'ils s'étaient rendu compte que leur enfant était capable de jouer seul dans le jardin, de façon autonome. Des parents osaient autoriser plus de choses, même en hiver. Et acceptaient, par exemple, que leur enfant joue dans les flaques. Tous les ans, mi-juin, on ouvrait le jardin aux nouvelles familles avec leurs enfants, dans le cadre des Rendez-vous au jardin [initiés par le ministère de la culture].

Un étudiant d'une école de cinéma nous a suivis une année et réalisé un documentaire : [Il était un jardin](#). Cela a aussi facilité les échanges avec les parents et les autres enseignants.

« C'est seulement si un enfant prend du plaisir dehors, qu'il aura envie d'en savoir plus, et de protéger la nature. »

Selon vous, qu'a apporté ce temps aux enfants ?

Dehors, il s'agissait de leur permettre de vivre des explorations sensorielles, au contact direct avec les éléments naturels pour qu'ils se construisent un rapport vrai à leur corps, à leurs sens, à leur intelligence, à la vie et aux autres. Les enfants jardinaient avec de vrais outils, pour développer leur motricité fine et mobiliser tout leur corps. La brouette n'était donc pas en taille enfant. Certains se mettaient pour défi de la déplacer sur le terrain, à deux ou trois... Ils développaient leur capacité d'équilibre, de coordination, de coopération. Les occasions de manipuler, de coopérer, sont décuplées dehors, même si, en classe, je m'appuyais aussi beaucoup sur les pédagogies actives comme Montessori, Freinet ou Steiner.

En étant dehors une fois par semaine, on peut aussi sentir les changements au fil des saisons. On ressent le froid qui pique les joues, le chaud, le mouillé. Cela permet de mieux reconnaître et nommer les sensations. Les jours de pluie – que les petits adorent – sont aussi riches d'expériences sensorielles...

Les remplaçants de passage étaient nombreux à remarquer que les élèves avaient développé une conscience environnementale et une curiosité du vivant autour d'eux. C'est seulement si un enfant prend du plaisir dehors, qu'il aura envie d'en savoir plus, et de protéger la nature.

Comment cette pratique s'est développée dans le département ?

L'école en nature n'est pas encore grand public en France, mais l'intérêt est croissant, du côté des parents comme des enseignants. Devenue conseillère pédagogique, j'ai présenté dès 2016 ma pratique de classe dehors à des enseignants en formation. Plusieurs ont tenté rapidement l'expérience, mais d'autres voulaient être accompagnés. Nous avons donc construit une formation avec l'inspectrice, qu'on a proposée aux soixante enseignants de maternelle de la circonscription de Bressuire. Quarante se sont inscrits ! Trois heures de formation et six mois plus tard, sur les 40, seuls 4 n'avaient pas encore tenté l'expérience. Aujourd'hui, on estime qu'une soixantaine d'enseignants ont mis en place une classe dehors sur les 450 que comptent les sept circonscriptions des Deux-Sèvres. Vu la demande, nous continuerons les formations l'an prochain.

Je suis déjà heureuse d'avoir pu prouver que oui, en école publique en France, c'est possible de passer du temps dehors dans la nature avec les enfants. C'est même fondamental de le proposer dans le public, parce que tous les enfants ont besoin de lien avec la nature.

Propos recueillis par [Moïna Fauchier-Delavigne](#)